

Le théâtre, la musique et la danse

Patrick Schupp

Numéro 156, janvier 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schupp, P. (1992). Compte rendu de [Le théâtre, la musique et la danse]. *Séquences*, (156), 26–28.

dans les années 30. Sonia travaille comme petite habilleuse dans une famille bourgeoise. Elle envie ce monde fascinant dont elle voudrait faire partie. Un soir, elle déclare avoir vu Valerian lors d'un concert en compagnie d'une jeune femme. Or, l'épouse de Valerian se trouve dans le décor. Vous devinez la réaction de cette dernière. Pour se venger, Valerian aidé de son Ada de maîtresse invente des lettres d'amour flirtant avec des rendez-vous manqués. Pour Sonia, cette cruelle méprise durera jusqu'à l'invasion de l'U.R.S.S. par les troupes allemandes. Et ce, sans oublier les interventions d'un certain Staline. Ce dernier était, sans doute, aussi constipé que *constipateur* puisqu'il n'a cessé de commettre des purges durant son règne merdique. Ce récit cruel aux couleurs fanées m'a laissé indifférent. Il y a tellement de personnages qu'au milieu du film je me demandais qui était qui. Somme toute, la grande lacune de ce film, on la trouve dans le fait que la réalisatrice se contente de frôler l'épiderme de la pellicule sans fouiller en profondeur ses zones d'ombres et de lumières. Il y avait là un sujet en or. Adomenaite en a fait une statue de sable.

Le festival rendait hommage à Aleksandr Sokhurov. **The Lonely Voice of Man**, c'est le premier long métrage de Sokhurov. Tourné en 1978, le film n'a été montré au public qu'en 1987. Basé sur deux récits de Platonov, **The Lonely Voice of Man** raconte l'histoire de Nikita et de Luba. Cette dernière vit seule dans une maison délabrée. Sa mère est morte, il y a six mois. Elle étudie la médecine. Elle ne mange pas toujours à sa faim. Nikita quitte son père malade pour aller vivre avec Luba. Ils font un mariage secret. Nikita tombe malade. Il semble souffrir d'une sorte d'insuffisance de vivre. Raconté d'une façon anecdotique, le film peut sembler ennuyeux. Pour rendre justice à ce film aussi austère que fascinant, il faudrait en décrire chaque image qui s'apparente à une peinture aux éclairages très étudiés. Sokhurov affiche une caméra presque toujours en mouvement. Ces mouvements lents viennent donner un peu de vie au statisme des personnages. Les paysages et la musique participent de cette désolation de vivre. Nous sommes au lendemain des horreurs d'une guerre civile. Tout baigne dans une sorte de dépression postopératoire. Le pointillisme de ce film nous fait vivre en profondeur la solitude d'un lutteur de fond face à la désintégration de certaines valeurs morales. Pas étonnant de trouver à la fin de ce film une dédicace à Tarkovski. Un film à contempler.

Mournful Indifference qui date de 1983 fait montre d'une facture complexe. Il s'agit d'une fantaisie autour de la pièce de théâtre *Heartbreak House* de George Bernard Shaw qui veut nous faire réfléchir sur l'absurdité de la guerre. Shaw lui-même intervient à quelques reprises. On y voit aussi des documents d'archives. Le tout adopte le format cinémascope. Dans une maison cossue, on marivaudait entre bourgeois pendant que des gens se font tuer non loin de là. On s'empiffre alors qu'on entend des bruits de guerre. J'ai mis un certain temps avant d'entrer dans le jeu de ce film de Sokhurov. Il fallait d'abord me familiariser avec les nombreux personnages: Hesine, Knife, Marcus, Randall, Hector, Balthazar, Ariadne, Ellie, Alf et Ross. Et j'en oublie. **Mournful Indifference** laisse entendre que notre monde sera sauvé d'une destruction totale par la repentance et le sacrifice. Un film à méditer.

The Second Circle (1990) est un film chirurgical qui n'épargne au spectateur aucune des étapes d'une opération aussi longue que

pénible. C'est une oeuvre d'art qui demande une grande disponibilité d'esprit et de coeur pour être appréciée à sa juste haute valeur. D'une lenteur concertée, le film de Sokhurov tourne autour d'une plaie qui s'entête à crier même après lui avoir fermé les lèvres et les yeux. Un jeune homme réintègre la maison paternelle pour organiser la cérémonie funèbre de son père, un militaire à la retraite. Le film nous dit que le papa était abonné aux colonies pénitentiaires. Il vivait dans une maison délabrée avec un toit qui coule et une eau courante défectueuse. On lavera le corps du défunt avec de la neige. Les images imposent des couleurs sombres comme si elles portaient le deuil d'un régime étouffant. Sokhurov nous présente la vision d'une nature morte confrontée à une lente décomposition. Le jeune homme brûle toute saleté venue du passé comme pour purifier le présent qui aspire à mieux respirer. Le premier cercle épousait la spirale de la délation et du lavage de cerveau. Qu'épousera le deuxième cercle? L'avenir dansera la ronde de la liberté ou donnera dans la danse macabre. Un film courageux.

Aleksandr Sokhurov se promène sur une voie étroite que n'aiment pas emprunter les spectateurs du samedi soir. Pas étonnant de voir sortir quelques personnes durant la projection de ses films. Un cinéaste ose revendiquer le retour à certaines valeurs spirituelles dans un monde obnubilé par le matérialisme. On comprend qu'il prêche dans un désert qui ne convertit même pas ses propres mirages. Le cinéma de Sokhurov n'a rien à voir avec le cinéma de divertissement qui ne prône que l'évasion dans toute sa splendeur. C'est un cinéma qui s'intéresse aux désarrois de l'âme humaine blessée jusque dans sa nappe phréatique. C'est un cinéma de l'invasion du coeur qui réfléchit sur la densité de ses palpitations. Chaque film de ce réalisateur aux traits sévères nous permet de vivre avec lui l'éclosion d'une oeuvre d'art dans ce qu'elle a de laborieux et de libérateur. Cette race de réalisateurs devient de plus en plus rare à notre époque très branchée sur les songes les plus divers. Le cinéma a tout intérêt à apprivoiser ce réalisateur singulier. Ici, je me dois de rendre hommage au Festival Chamberlan qui a trouvé le courage de nous faire estimer ce réalisateur digne d'un hommage particulier.

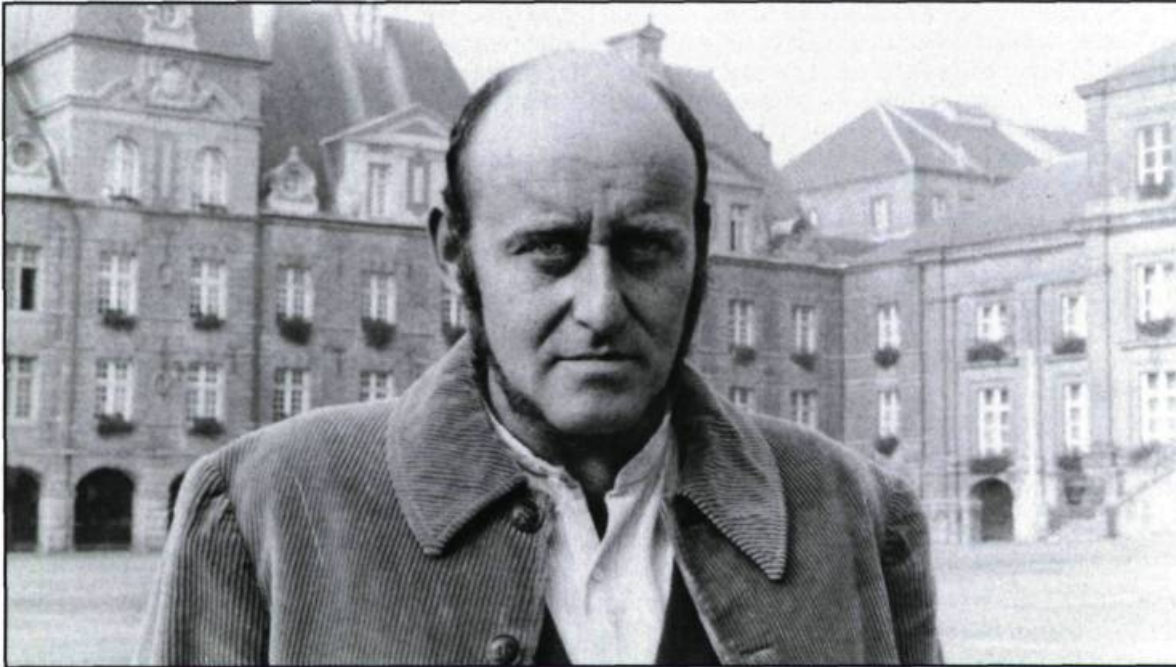
Janick Beaulieu.

Théâtre, Musique, Danse

Comme chaque année, le Festival proposait une sélection assez variée — et souvent passionnante — de films sur la littérature, le théâtre, la musique et la danse.

Le film de Richard Dindo, **Arthur Rimbaud, une biographie et Prospero's Books**, de Peter Greenaway étaient incontestablement les oeuvres marquantes dans ce domaine, autant pour leurs superbes qualités esthétiques que pour l'intelligence de leur approche.

Richard Dindo, dans son **Rimbaud**, a adopté une formule à mi-chemin entre l'enquête et la reconstruction. Une voix off commente et explique l'action, insérant à l'occasion des extraits de lettres et certains poèmes, un peu comme une sorte de camaïeu sonore. Ce



Arthur Rimbaud, une biographie de Richard Dindo

procédé traditionnel, mais ici particulièrement bien utilisé, constitue en fait un lien indispensable, jalonnant les moments vécus par le poète et les différentes interventions — fictives ou recrées — des personnages-clés de sa vie: sa mère, sa sœur, Paul Verlaine (les amitiés particulières sont évoquées avec tact mais non obliérées), et surtout celui qui allait avoir une influence déterminante sur son art, le professeur de lettres Georges Izambart.

Cette vie arrachée à la douleur, à la passion et à la maladie se trouve avoir aujourd'hui de troublantes résonances dans une jeunesse rebelle mal dans sa peau, et condamnée plus ou moins à l'échec ou à la folie, entre la drogue, la violence et l'indifférence. Tout récemment, Robert Favreau nous proposait sa propre version de la vie d'Émile Nelligan. Semblables en sont les destins, les terribles contextes et les immenses talents, encore rapprochés par l'exploration thématique de leurs démons intérieurs, exprimés souvent dans des termes très proches. *Le Bateau ivre* suit de près *Le Vaisseau d'or* dans sa vertigineuse course vers l'abîme, et les deux poètes le sentent de la même façon. Par la magie du cinéma et le talent de metteurs en scène, ces destins exceptionnels ressurgissent de l'ombre en stigmatisant l'ignorance d'une époque et d'une société.

Salle archi-comble au Rialto pour la projection de **Prospero's Book**, cette sublime adaptation de *La Tempête* de Shakespeare, et certainement l'événement le plus attendu du festival (voir p.63).

Côté musique, deux réussites: **Domenico Scarlatti à Séville**, et **L'Opéra du roi**, et un demi-ratage spectaculaire, **Not Mozart**. Dans le premier film, Edgar Cozarinski nous montre un Scarlatti différent, vu, senti et surtout expliqué au clavier par le pianiste allemand Christian Zacharias (qui incidemment jouera avec l'O.S.M. les 7 et 8 janvier 1992). Il démontre éloquentement les profondes influences

exercées par la musique traditionnelle, folklorique et même flamenca sur l'art et la manière de Domenico Scarlatti, auteur de quelques 450 sonates pour piano. Tantôt interviewé par une journaliste discrète, tantôt s'adressant directement à la caméra, Christian Zacharias souligne et démonte les mécanismes harmoniques et culturels qui sous-tendent certaines sonates soigneusement choisies, notamment avec la constante utilisation de cette fameuse *cadence andalouse* (la mineur, sol septième, fa et mi majeur) dont le pianiste souligne l'importance en la retrouvant jusque dans la scène finale du *Don Giovanni* de Mozart!

L'Opéra du roi, c'est en fait l'*Atys* de Jean-Baptiste Lully, écrit en 1676 pour le plaisir du jeune Louis XIV, et qui fit l'objet d'une extraordinaire reconstitution historique en 1987. Lorsque, pour les fêtes entourant le bicentenaire de la mort du célèbre et terrible italien, Jean-Marie Villégier et William Christie (direction musicale) décidèrent de monter cet opéra à Montpellier, une impressionnante recherche fut entreprise pour recréer aussi fidèlement que possible les décors, les costumes, les chorégraphies, les attitudes, les mouvements et les pratiques musicales d'une représentation au Grand Siècle. Mais il fallait aussi respecter le goût et les opinions du public du XXe siècle, conditionné par trois cents ans d'évolution musicale, du Romantisme à la musique sérielle, et qui aurait pu être dérouté ou ennuyé par le statisme et la lenteur d'une action dramatique à peu près inexistante et reposant sur une psychologie sentimentale simplifiée à l'extrême! C'est cette démarche — et ses résultats — que suit la caméra de Jacques Rouzier, passant des coulisses à la scène pendant la représentation, sans grande originalité sur le plan technique, mais constamment en situation, que ce soit pour montrer l'échafaudage compliqué des perruques, la précision des danseurs ou les beaux mouvements d'ensemble des chœurs. Le sujet était passionnant, Jacques Rouzier en a tiré le maximum.

En revanche, je n'ai guère apprécié le **Not Mozart**, à l'origine, une série de six vidéos réalisés en Hollande par six réalisateurs différents. Le Festival en a présenté deux. Le premier, signé Louis Andriessen/Peter Greenaway, démontre ironiquement, sur une musique parodiant assez méchamment celle du pauvre Wolfgang, que l'Homme fut créé pour faire de la musique, et que la musique inventa Mozart. Belle idée, mais perdue dans un délire sonore et visuel qui provoqua bien des déceptions pendant le visionnement, si j'en juge par les commentaires captés autour de moi... Le second, à hautes prétentions artistico-intellectuelles, n'était qu'un arrangement par le compositeur Mathias Ruegg de différents thèmes pris un peu partout dans l'opus mozartien et interprété par le Vienna Art Orchestra. D'une longueur infernale, sans aucun intérêt musical, à la fois prétentieuses et inutiles, ces 35 minutes n'ont réussi qu'une chose: accélérer le départ des spectateurs. Nous n'étions plus que six à la fin de la projection.

J'ai assisté à d'autres projections, mais sans rien trouver qui aurait pu retenir mon attention. En vrac: **Cage/Cunningham** d'Elliot Caplan: un documentaire trop long et filandrex sur le chorégraphe Merce Cunningham et ses rapports avec le compositeur John Cage, ami et complice de toujours, selon le topo habituel, c'est-à-dire, commentaires, entrevues, utilisation d'archives. Une seule chose intéressante: l'évolution du style de Cunningham, suivie au travers

de six ballets entre 1961 et 1989. **Anton Webern** de Thierry Knauff est une évocation valable, mais trop brève de l'itinéraire musical de ce compositeur méconnu, et la jonction entre sa rupture avec les traditions romantiques et son immersion dans le dodécaphonisme. Enfin, deux documentaires, honnêtes mais sans plus: **Jean Genêt le vagabond** de Jean Dumoulin ne nous apprenait rien de nouveau, et un **Portrait de Peter Brook**, de David Thomas, infiniment plus intéressant, m'a semblé un peu trop fragmentaire. On y voit des extraits de ses mises en scène, dont l'étonnant *Carmen* présenté aux Bouffes du Nord à Paris et *Le Mahabarata*, monté pour le Festival d'Avignon, puis filmé ensuite. Toutefois on parle fort peu de l'homme.

Une fois encore, d'intéressants aperçus sur la production artistique mondiale. Mais pourquoi le Festival ne nous montre-t-il pas, comme il l'a fait par le passé, des mini-séries (exemple, le remarquable **Lorca** réalisé pour Canal Sur en Espagne), des opéras, des pièces de théâtre ou des ballets qui, plus que des documentaires, nous permettraient de juger sur pièces, et non par réalisateur interposé, quelle que soit par ailleurs la qualité de son travail?

Patrick Schupp

Chez Vito RESTAURANT



Le jury du Festival des films du monde 1991 et ses invités

CHEZ VITO, C'EST UN FESTIVAL!

5412, Côte-des-Neiges, Montréal (Québec) H3T 1Y7 Tél.: (514) 735-3623